

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme un poisson dans le flot du temps

Yves Meynard



Number 78, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Meynard, Y. (2004). Comme un poisson dans le flot du temps. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 53–62.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Comme un poisson dans le flot du temps

Yves Meynard

La domantine demande :

— Vous en reprendrez bien un peu ? Mais le voyageur refuse d'un signe de tête, le « non » de ce siècle futur, un coup bref du menton en diagonale.

— Notre converse me passionne par trop, je n'ai plus soif, dit-il, et la jeune femme rit en cachant à demi son visage derrière ses doigts en éventail.

— Je vous demande excuse. Votre accent est extror. Je ne savais pas que les gens des collines parlaient comme vous. Oh ! Je vous ai peiné.

— Mais non.

C'est la sixième fois qu'il entend la domantine s'extasier sur son accent ; même s'il en avait pris ombrage au début, il s'y serait habitué maintenant. Et, de toute façon, il savait bien que son accent serait déroutant. Cinq milliards de secondes dans l'avenir, tant de choses ont changé. C'est presque un miracle qu'il puisse encore se faire comprendre.

Et il est si dangereux de poser directement les questions qui le tourmentent... Mais il s'y essaie une nouvelle fois. Tentant de saisir le fil de la continuité historique ; espérant malgré tout que la domantine devienne l'Ariane qui le mènera hors du labyrinthe.

Il se fourvoie. Il insiste trop sur les événements qui ont suivi l'implosion, relance la jeune femme quand il devrait la laisser mener la conversation à sa guise.

— Mais les ordis ? Les ordinateurs ? Les machines pensantes ?

Les démons binaires, les lois informatiques émergeant du chaos de un et de zéros, les consciences incarnées *in silico*. Qu'est-il advenu des para-intelligences de la fin du ^{xxi}e siècle ? Sont-elles responsables de l'implosion ou ont-elles tenté — et échoué — de la prévenir ? Il voudrait agripper la domantine par

les épaules, la secouer avec toute la violence qu'il réprime depuis son départ, la forcer à parler, à cracher la vérité entre deux quintes de toux sanglante...

Le visage de la jeune femme s'est fermé. Il l'a offensée à la presser de questions sur un sujet quasi tabou. Un homme de caste incertaine ne se comporte pas ainsi envers une domantine.

Il interrompt le flot de chronons avant qu'elle ne puisse desserrer les lèvres.

Le monde extérieur s'évanouit et il se retrouve dérivant en plein futur, environné par la coque blanchâtre du chronoscaphe, décalant les contours de son corps. Il a pris la précaution d'expirer à fond juste avant de plonger : au moment où il s'est déconnecté de cette ligne temporelle, tous les atomes qui appartenaient à ce futur potentiel sont restés derrière, ce qui inclut la totalité de l'air dans ses poumons. Les bombonnes d'oxygène concentré implantées dans sa cavité thoracique ont libéré une partie de leurs réserves, les pseudo-glandes contrôlées par son IA intégrée ont inondé son sang de molécules destinées à lui éviter les pires effets de la plongée. Mais il y a des limites aux miracles biocybernétiques ; l'immersion est toujours douloureuse et immanquablement suivie d'une brève perte de conscience. À l'entraînement, les plongeurs temporels appelaient cela « le coup de poing de Saturne ». Le père Chronos a la poigne rancunière : quelques milliards de désintégrations nucléaires spontanées se produisent à chaque immersion, libérant une dose de radiations ionisantes plus que significative. Les voyages dans l'avenir finissent par tuer...

Après un temps indéfini, les brûlures imaginaires qui par-sèment son corps se calment et sa vision redevient claire. Il tousse longuement, expectorant des crachats mouchetés de rouge qui s'étalent sur la paroi du chronoscaphe, juste devant sa bouche. Quand ses poumons se sont remis, il sort la langue et nettoie la paroi consciencieusement, ravale sa glaire et son sang. Tous les autres plongeurs font de même ; il ne sait trop si c'est par prudence, pour éviter de perdre le moindre atome de trop, ou par bravade, ou simplement parce qu'il s'agit d'une superstition

absurde et que seules les superstitions peuvent protéger l'âme humaine de la dissolution au sein du néant achronique.

« Écran », ordonne-t-il quand tout est nettoyé. Une fenêtre hallucinatoire s'ouvre devant ses yeux sur un paysage forestier, une image bidimensionnelle et statique à médiocre résolution. Même lorsqu'il cligne des yeux, l'image persiste : un implant a pris son nerf optique en charge.

« Montre-moi l'arborescence temporelle. » Le paysage se fond au noir, puis une série de fines lignes rouges apparaît. La plus longue se termine par un groupe de quatre chiffres couleur de sang : 2218. À divers endroits le long de cette ligne, de plus courts traits s'embranchent. Un bouquet de fils, comme un épi de blé en devenir, pousse aux environs de 2185. Le seul résultat de ses trente-quatre entretiens avec la domantine Ylissariel. (Oublier son nom. Elle seule pouvait le lui révéler, ce qu'elle a fait lors de la vingt-huitième émergence, quand il a passé deux heures de badinage avec elle et terminé la soirée dans son lit, répandant sa semence derrière la barrière d'un préservatif en peau d'agneau. Il aurait aimé lui dire qu'elle n'avait aucune précaution à prendre, que même ceux de ses spermatozoïdes qui avaient survécu à l'averse de radiations dures accompagnant ses plongées temporelles ne pourraient jamais la féconder — puisqu'elle n'existait pas vraiment et se dissoudrait dans le champ de probabilités quantiques quand il en aurait terminé avec elle...)

« Durée de plongée ? » demande-t-il, et un chronomètre apparaît en haut à droite de son champ de vision. Quarante heures douze minutes. Dont cinq ou six de sommeil attrapées à la hâte, dans un pré désert à la fin du ^{xxii}^e siècle, pour ne pas sombrer dans la psychose. Il ne tiendra pas beaucoup plus longtemps. Tant d'efforts gaspillés sur cette femme qui devrait savoir, qui laisse toujours croire qu'elle *sait*, qu'elle a les réponses qu'il cherche et qui se dérobe sans cesse... Il devrait pourtant posséder un avantage imparable sur elle, lui qui peut rejouer à volonté la scène de leur rencontre, explorer les permutations du destin, retrouver son chemin parmi les méandres de la « converse » et la diriger là où il le souhaite... Mais rien n'y fait.

Et pourtant, non, il n'abandonnera pas encore. La seule autre possibilité est une nouvelle plongée presque aléatoire dans une autre zone des embranchements du futur, et il en a trop vu de ces avenir radieux, de ces villages paysans sous un ciel pur, de ces utopies carburant au foin et à l'eau claire.

Une série de commandes verbales et manuelles agrandit l'image autour de l'épi fantomatique. Deux plongeurs avant lui ont exploré cette région ; de leurs rapports fragmentaires et contradictoires émerge le portrait flou d'un monde qui garde un souvenir de l'implosion. Là comme ailleurs, presque toute trace de la technologie antique a disparu ; mais au moins le souvenir d'un passé de métal et d'électrons survit dans le langage. Les domantines, caste de femmes dirigeantes, pourraient avoir préservé davantage de savoir. Y compris la réponse à l'énigme qu'il a sacrifié sa vie à tenter de comprendre.

Il ajuste la mire du chronoscaph sur un moment bien précis, qui lui est devenu familier après vingt émergences de suite ; puis il crève la surface temporelle. Le chronoscaph disparaît ; la gravité le saisit et il titube un instant. Ses poumons s'emplissent d'un air qui n'existe pas vraiment. Il essuie la sueur qui perle à son front et balaie les environs du regard.

Inévitablement, comme les vingt fois précédentes, il n'y a personne en vue. Il inspire profondément, sort de la ruelle obscure et s'avance dans la rue éclairée par des réverbères au gaz. Le bâtiment à sa droite porte une enseigne dépourvue de caractères, arborant un simple dessin qu'il n'arrive pas à comprendre. Pour la quinzième fois, il lui vient l'impression que ce dessin n'est rien d'autre que la stylisation d'un pictogramme dont la signification aurait glissé. S'il saisisait ce glissement, serait-il en mesure de déchiffrer ce monde ?

Il pousse la porte, pénètre dans la salle de l'auberge. Il salue d'un signe de tête l'homme massif assis près de la porte. Est-ce un des gardes de la domantine ou un fermier aviné ? Il ne sait pas, mais ses deux premières visites se sont terminées abruptement quand le colosse l'a attaqué. Un salut courtois en entrant semble suffire à calmer son agressivité.

Les dix minutes suivantes sont une danse dont il suit les pas minutieusement. Il s'assoit à une table contre le mur de la pièce. L'aubergiste lui adresse un regard interrogateur ; le voyageur mime boire et on lui apporte une chope de bière exécrationnelle, dont il avale une petite gorgée.

La domantine est assise à une table de l'autre côté de la salle. Un garde se tient debout non loin de sa maîtresse, armé d'un mousquet et d'une épée. Son regard se pose sur le voyageur temporel et ses sourcils se froncent. Le voyageur fait mine de l'ignorer, se concentre sur le liquide emplissant sa chope.

Bientôt une main gantée de cuir se pose sur son épaule. Il lève la tête, une expression de pure innocence sur son visage.

« Ma maîtresse te demande », dit le garde. Le voyageur se lève et se rend auprès de la domantine, qui lui fait signe de s'asseoir. Elle est très jeune : vingt-cinq ans à peine. Ses cheveux sont d'un noir de corbeau, ses traits lisses et réguliers. Une macule pourpre au coin de la bouche vient gâcher la perfection de son visage. Il baisse les yeux, fixant son regard sur la table. Plus tard, il pourra les lever et oser regarder la domantine en face.

— Vous êtes nouveau ici, n'est-ce pas ? dit-elle. Vous venez d'où ?

— Oui, domantine. Ma famille vit dans les collines, deux semaines de voyage au nord.

— Comment aimez-vous Taraganne ?

— Je viens d'arriver, domantine.

— Vous ne devez point avoir belle idée de nous si vous buvez la pisse qu'on sert ici comme bière. Je vous offre un verre d'araque.

— Je vous remercie, domantine.

Il lève les yeux sur elle. Elle arbore un demi-sourire qui témoigne d'un certain intérêt. Il connaît les mouvements de la danse qui mènent au lit de la domantine ; s'il voulait, il pourrait les répéter, connaître une nouvelle fois l'extase dans les bras de la jeune femme. La perspective l'emplit de dégoût ; à quoi bon copuler avec un fantôme ?

Le verre d'araque arrive. Il avale une minuscule gorgée, sent la chaleur de l'alcool emplir son estomac. La domantine s'est mise à lui parler de Taraganne. C'est presque le même discours chaque fois, mais pas exactement : les variations quantiques sont inévitables d'une émergence à l'autre. Elle l'interroge sur sa famille et il lui livre une histoire abrégée et parfaitement neutre.

Le voyageur caresse son verre un instant, retire sa main. La domantine demande :

— Vous en reprendrez bien un peu ?

Il refuse d'un coup bref du menton en diagonale.

— Notre converse me passionne par trop, je n'ai plus soif, dit-il, et la jeune femme rit en cachant à demi son visage derrière ses doigts en éventail.

— Je vous demande excuse. Votre accent est extror. J'ignorais que les gens des collines parlaient comme vous. Oh ! Je vous ai peiné.

— Pas du tout, domantine. Je sais que mon accent n'est pas habituel.

Elle lui sourit. Il sent le désespoir l'envahir. La tête lui tourne. Ce ne sont pourtant pas les quelques gouttes d'araque qui le frappent si fort ?

— Avez-vous déjà entendu parler de voyage temporel, domantine ? s'entend-il demander.

— Quoi, comme dans les contes de fer des enfants ? La porte magique qui donne sur le lointain passé ?

— Non ; je parle du seul voyage possible. Vers le futur.

— Expliquez-moi.

Elle a froncé un sourcil, mais ne paraît pas irritée, simplement curieuse.

— Ce qui est passé est passé ; fixe ; immuable. On ne peut pas visiter hier. Mais demain est encore informe. Il est possible — théoriquement — de voyager vers l'avenir, ou vers *un* avenir, et de revenir au présent.

— Vous ne parlez vraiment pas comme un commerçant des collines.

Il a appris la bonne parade à cette attaque, sait comment endormir les soupçons de la domantine. Il pourrait encore lui faire croire qu'il n'est qu'un étranger un peu fantasque, affligé d'une imagination qui déborde des limites de sa caste. Mais il se détourne de ce chemin.

— Vous avez raison. Me croiriez-vous si je vous disais venir du passé ?

Elle cligne deux fois des yeux.

— Non.

— Je connais votre nom, domantine. Votre nom privé. Le futur est changeant et peut être rejoué encore et encore, comme un lecteur qui saute les pages d'un livre pour relire le même chapitre encore à venir. J'ai vécu notre rencontre plus de trente fois, et j'ai exploré les permutations de notre converse. Dans une de ces possibilités, nous sommes devenus amis et vous m'avez révélé...

Il se tait, la lame du mousquetaire posée contre sa gorge. Mais la domantine, d'un geste de la main, a immobilisé son garde.

— Vous êtes démon, dit-elle, et il saisit le glissement de sens après un battement de cœur.

— Soit, domantine. Je n'ai pas ma raison. Mais je ne suis pas dangereux. Laissez-moi vous divertir avec mes radotages. Après coup, punissez-moi si vous le désirez encore.

Il expire profondément, prêt à replonger avant que la lame ne lui tranche la gorge... Mais un mouvement du doigt de la jeune femme, et le garde retire son épée. Le voyageur inspire en tremblant. Il sent une présence derrière lui, entend la respiration chuintante du colosse qui était posté à l'entrée. Un autre garde de la domantine, c'est maintenant clair.

Ylissariel pince les lèvres, puis daigne parler.

— Soit, divertissez-moi. Vous êtes un voyageur du passé, dites-vous ? Un homme de l'âge des machines ?

— Oui, domantine. Un plongeur temporel.

— Et pourquoi êtes-vous ici ?

— À cause de l'implosion. Je suis ici pour comprendre ce qui est arrivé — ce qui est encore à venir de mon point de vue.

— À quoi bon ? Que vous sert de connaître ce qui vous attend de toute façon ?

— Parce que le futur n'est justement pas fixe. Un faisceau de probabilités rayonne de chaque instant. Ce futur-ci n'est qu'une ligne parmi une immensité. Mais elle est différente selon un aspect critique : ici, contrairement à toutes les autres régions temporelles explorées, on semble comprendre ce qui est arrivé. Vous avez gardé un souvenir de l'implosion technologique qui a détruit l'ancienne civilisation. Si vous me dites ce qui s'est passé, alors nous, nous pourrions comprendre comment l'éviter !

Ses mains tremblent de manière incontrôlable. Dans un instant, elle va ordonner à ses gardes de le jeter dehors, ou même de le tuer...

Pas encore. La domantine hoche la tête — un geste qui ne veut certainement pas dire oui en cette époque.

— Vous devriez polir davantage votre chiste. Si vous aviez vraiment le secret du voyage dans le futur, il vous suffirait de visiter demain ou après-demain pour savoir ce qui va arriver.

— Non ! Nous ne le pouvons pas ! Le passage du futur au présent cause une onde de choc temporelle. Jusqu'à trente ou quarante ans dans l'avenir, la turbulence quantique est trop forte : il n'y a pas moyen d'émerger. Nous pouvons atteindre l'après-coup immédiat de l'implosion, mais c'est une époque de tuerie : nos plongeurs n'y survivent pas. Nous n'arrivons pas à apprendre ce qu'il nous faut savoir.

La domantine l'étudie en silence un moment.

— Si je savais ce qui est arrivé, si je vous le disais, en quoi cela en vaudrait-il la peine ? L'implosion a mis fin à un âge de douleur et de perversion.

Le voyageur crispe les doigts sur le bois verni de la table.

— Huit milliards d'êtres humains vont mourir. Huit milliards. Souhaitez-vous vraiment que cela se produise ?

— Les domantines gouvernent l'humanité par la logique et la compasse. Les hommes, eux, ne connaissent que le calcul et les sentiments extravagants. Ce sont les hommes qui tuent, et qui se tuent ensuite par remords. Vous cherchez à expier les fautes de

vos ancêtres. Vivez dans l'instant présent, et laissez la coupabilité aux morts.

— Vous vous nommez Ylissariel, dit-il.

La domantine, interdite, se fige. Il poursuit, tandis que les joues de la jeune femme se teintent d'incarnat :

— Je vous en supplie, domantine, répondez à une seule question : qu'est-il arrivé avec les intelligences artificielles ? Quel rôle ont-elles joué dans l'implosion ?

— Tu ne créeras point une machine à l'image de l'âme humaine.

La réponse de la jeune femme est immédiate ; on dirait presque un réflexe.

— Pourquoi dites-vous cela ? demande le voyageur.

Son cœur cogne dans sa poitrine : lors de l'émergence précédente, la domantine s'était réfugiée dans un mutisme glacial. Cette fois-ci, sa réaction est opposée. A-t-il trouvé la clef ?

— Qui a donné ce commandement ? poursuit-il. Les machines intelligentes sont responsables du désastre, c'est bien cela ?

La domantine s'est levée ; son trouble est évident.

— J'en arrive presque à vous croire, dit-elle dans un souffle. Ou bien vous êtes un héréstique, ou bien vous dites la vérité.

— Je vous jure que je dis vrai. Aidez-moi, domantine, aidez-moi à sauver l'humanité !

— Vous n'avez rien compris. Vous me demandez de la tuer. Si l'âge des machines ne s'était pas rompu, il ne resterait plus rien d'humain aujourd'hui. Les consciences artificielles nous auraient remplacés et la Terre ne serait plus peuplée que de machines pensantes. Nos aïeux ont exterminé les derniers cybs qui refusaient de mourir. On les appelait les « andres ivres de temps ». Ceux qui niaient le présent parce qu'ils avaient vu trop de futur. La catastrophe qui clôt l'âge des machines est la dernière chance de l'humanité. Si vraiment vous êtes un voyageur du temps, dites aux vôtres de saisir cette chance.

Il s'est trompé. La domantine ne connaît pas le rôle qu'ont joué les machines pensantes dans l'implosion. Elle ne fait que

répéter les commandements d'une religion née de la crainte et de l'ignorance. Il s'emporte.

— Accepter la mort des neuf dixièmes de l'humanité ? Les décennies de famine et de misère ? Tout ça parce que vous avez peur que les machines pensantes prennent notre place ? Non, merci, domantine. Il y a une meilleure voie, il doit y en avoir une. Nous la trouverons ; nous avons encore le temps.

Les yeux de la domantine s'agrandissent soudain ; elle fait un pas en arrière.

— Maintenant, je sais ce que vous êtes, dit-elle d'une voix étranglée. J'ai été aveugle. Par la Mère, un *cyb* !

Il ne voit pas le coup venir. Le mousquetaire s'est placé devant la domantine, l'épée pointée, mais c'est l'autre garde qui frappe le voyageur. Une lame s'enfonce dans sa nuque.

Tout son corps résonne sous le choc. Les senseurs implantés dans ses tissus envoient des messages d'urgence à l'IA ; de son propre chef, l'ange gardien cybernétique déconnecte le voyageur de la trame temporelle.

Le coup de poing de Saturne le prend les poumons pleins. Tout vire au noir ; seule la douleur l'accompagne dans sa plongée au fond de l'abîme.

Il reprend conscience comme le chronoscaphé le ramène au présent. Quarante heures plus près de la fin du siècle, quarante heures de moins avant l'implosion... Il perçoit, ou devine, qu'on s'occupe de lui, qu'on transporte son corps inerte sur une civière, que l'équipe médicale lutte pour le sauver. Et lui se sent comme un poisson qu'on vient de hisser hors de l'eau et qui se débat au fond d'une barque. Cherchant, cherchant encore et toujours, cherchant à respirer.